

Odile Tremblay

« Au moment où on écrit notre critique, ce n'est pas nécessairement ce qu'on avait pensé en voyant le film qui va sortir... »

Sami Gnaba

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnaba, S. (2014). Odile Tremblay : « Au moment où on écrit notre critique, ce n'est pas nécessairement ce qu'on avait pensé en voyant le film qui va sortir... ». *Séquences*, (289), 4-5.



Odile Tremblay

« AU MOMENT OÙ ON ÉCRIT NOTRE CRITIQUE, CE N'EST PAS NÉCESSAIREMENT CE QU'ON AVAIT PENSÉ EN VOYANT LE FILM QUI VA SORTIR... »

Avec comme seul désir de parler sur (et autour de) la critique, nous avons invité des confrères (actifs tant sur papier que sur le Web, ou encore à la radio) à participer à une sorte de dialogue sur cette profession de l'ombre. Ainsi, pour inaugurer cet état des lieux – forcément subjectif à chacun – de la critique, nous avons rencontré Odile Tremblay, critique de cinéma au journal *Le Devoir*.

Propos recueillis par Sami Gnaba



Monsieur Lazhar



Gabrielle

Pourriez-vous nous parler un peu de votre parcours professionnel ?

Je suis devenue journaliste par un parcours assez sinueux. J'ai touché à plusieurs secteurs. À un certain moment, j'ai même fait du journalisme juridique. Mais, au départ, j'ai une formation d'ethnologue... Quand j'ai commencé au *Devoir*, j'étais pigiste. J'écrivais sur la littérature, puis rapidement me suis recentrée sur le cinéma. Depuis 1990, je couvre le cinéma de façon non intermittente. Il y a plusieurs bons côtés dans le fait d'écrire depuis aussi longtemps, d'abord celui de suivre la carrière des cinéastes sur une longue durée. Aussi, on témoigne des tendances, les vagues. Par exemple, quand j'ai commencé, le cinéma québécois n'allait pas bien. Les années 1990 n'étaient pas mémorables. Je suis arrivée à une période où nous assistions à un creux dans notre production.

C'était un peu durant la même période où les critiques tenaient un discours assez noir sur la mort du cinéma.

Tout le monde crie la mort du cinéma depuis qu'il est né. Ce genre de discours me fait rire. Aujourd'hui, on pourrait dire que c'est vrai, avec la mort des salles de cinéma. Je crois qu'on est en train de vivre un moment charnière dans l'histoire du cinéma. Tout est en train de se réinventer. Même la façon qu'ont les gens à acquérir les connaissances s'est fragmentée avec les nouvelles technologies... Aujourd'hui, le temps de concentration, même celui pour s'exposer à l'art, s'est modifié.

Cette modification, cette fragmentation dont vous parlez, on pourrait aussi l'appliquer au métier de critique. La critique papier existe toujours, non sans une certaine précarité, mais parallèlement à elle, l'arrivée d'Internet a complètement réinventé le cadre de l'écriture critique.

Je pense qu'en ce qui concerne les journalistes papier permanents dont je fais partie, nous sommes les derniers. Après, tous les statuts seront précaires. La critique telle qu'on l'a connue dans un journal permanente est vouée à une fin prochaine... On assiste à des mutations. Il y a ceux qu'on appelle des critiques citoyens qui sont apparus avec les nouvelles technologies. Il y en a des très bons et d'autres qui sont nuls. Il est donc devenu évident que la voix des critiques se dilue dans le lot. Les gens n'ont qu'à taper le titre d'un film et ils vont avoir l'avis des spectateurs, des blogueurs...

On est plus que jamais témoins de ce que Truffaut disait il y a 60 ans : « Tout le monde a deux métiers : le sien et critique de cinéma. »

C'est vrai, et ça l'était tout autant à son époque en France... Cette multiplication des espaces de la critique fait que le poids de crédibilité des critiques traditionnels est évidemment moins grand. Est-ce que c'est un mal ou un bien ? Honnêtement, je ne saurais vous dire. Si quelqu'un va trouver chez un blogueur une sensibilité qui lui correspond plus que moi, ou le voisin qui écrit dans un journal, je n'y vois aucun inconvénient. Je ne crois pas qu'on est sacré. Ce qui prime à mes yeux, c'est l'honnêteté de ce qu'on fait, de ce qu'on écrit.

Ce que je vois, c'est que les gens vont vers les critiques qui leur ressemblent, quel que soit le support sur lequel ils écrivent. C'est une question de sensibilité avant tout. Ils vont aller vers le critique qui partage les mêmes goûts qu'eux. Les gens vont s'identifier à lui parce qu'ils s'attachent à ce qu'il écrit, à sa sensibilité, sa vision du monde. Les gens croient qu'on ne fait qu'aligner des mots, mais c'est faux. La critique est déterminée par notre façon de voir le monde, notre pensée individuelle. Je ne crois pas en l'existence d'une critique objective. Il y a des lecteurs qui me disent, des fois : « Je suis tellement toujours en désaccord avec vous que je me fie sur vous : quand vous aimez ça, je suis sûr qu'il ne faut pas que j'y aille », et c'est parfait. Parce que je me dis que le pire qu'on puisse faire, c'est de ne pas être en accord avec soi-même.

Quel diriez-vous sur la critique qui se fait aujourd'hui ?

L'un de ses plus grands dangers est dans le *j'aime/j'aime pas*, le parti pris. Les Français, *Les Cahiers* sont terribles pour ça... Toute œuvre a sa fragilité. Si on assiste à un navet, on va le dire, c'est sûr. La nuance n'est pas nécessairement ce qu'il y a de plus valorisé dans la critique, mais c'est souvent ce qu'il y a de proche de la réalité. Parce qu'à part le chef-d'œuvre ou le navet, il y a beaucoup de zones grises qu'il faut être capable d'explorer.

Ce que j'observe dans la profession au Québec, c'est un grand manque de critiques femmes. Pourquoi, selon vous ?

Le rapport des femmes à l'argent, au pouvoir et à l'expression dans notre société, c'est une affaire qui n'est pas encore gagnée. Développer une pensée personnelle et la défendre sur la place publique commande une confiance en soi et en ses capacités intellectuelles qui fait toujours peur aux femmes. On ne se débarrasse pas en quelques décennies du poids des traditions voulant que l'opinion d'homme prévale sur celle des femmes, et qu'il n'est pas féminin de réfléchir... Critiquer, c'est faire entendre sa voix. Puissent les femmes s'exprimer de plus en plus, en critiques comme à la chronique d'opinions. Le danger est de croire la partie gagnée, alors que la misogynie est partout, même dans la tête des femmes qui doutent de leurs capacités, mais surtout les hommes qui ont du mal à nous prendre au sérieux. S'imposer dans le milieu de la critique, c'est affronter les potentats masculins qui s'estiment seuls détenteurs de la connaissance et de la vérité.

Quel est votre regard sur l'état de notre cinéma ?

Sur le plan technique, je crois qu'au Québec on possède de très grands techniciens. Le problème principal de nos films réside dans le scénario, tout le monde est d'accord là-dessus. Je blâme un manque d'imagination dans les histoires, un manque de culture générale des scénaristes... On fait un cinéma qui reflète notre société mais dans ce qu'elle a de plus noir, je dirais. Il y a de très bons films qui se font ici mais qui n'atteignent pas le grand public, et l'une des raisons de cet échec, c'est que les gens en ont assez de ce miroir noir qu'on leur tend. Le grand public, il faut lui tendre aussi des films plus lumineux. Ils étaient nombreux à aller voir *Monsieur Lazhar* ou *Gabrielle*. C'est ça que le public recherche en ce moment.

Pensez-vous que la critique est trop polie par rapport au cinéma québécois ?

Moi, j'essaie d'être la plus franche possible à chaque fois. Tout le monde a envie de protéger le cinéma québécois, mais il faut faire attention de ne pas le surprotéger non plus. Les gens qui font les films ici, on les revoit, on les interviewe. Le milieu est très petit. Critiquer leurs films est une tâche qui peut être douloureuse, surtout si on n'aime pas. Mais je vise toujours l'honnêteté... La base, c'est d'admettre la difficulté de la tâche et la faire quand même. Aussi, pour être critique ici, il ne faut pas être trop sociable. J'en ai vu certains qui n'en pouvaient plus car ils étaient trop proches de certains créateurs. Moi, je n'ai pas de relations autres que professionnelles avec les réalisateurs. Il y a Xavier (Dolan) qui est mon neveu. Il y a des cas d'exception comme ça qu'il faut mettre sur la place publique. Ce n'est pas moi qui écris sur ses films, mis à part quand je fais des couvertures de festivals.

Je m'intéresse beaucoup au processus du critique. Par exemple, quand on sort d'un visionnement de presse et qu'on essaie de faire sens de ce qu'on vient de voir. L'opinion de vos confrères à ces moments-là peut-elle influencer, voire inspirer votre texte ?

Oui, c'est sûr. Tout nous influence, même la température le fait (rires). Les conditions dans lesquelles on a vu le film ce matin-là par exemple : le peu d'heures de sommeil accumulées durant un festival comptent beaucoup. Quelqu'un avec qui on parle après le visionnement d'un film peut nous apporter un éclairage nouveau, auquel on n'avait pas pensé. C'est comme quand j'interviewe un cinéaste et qu'il me communique ses intentions, ça peut m'influencer aussi... On pourrait se dire qu'il serait mieux de ne pas parler sur le film en sortant de la projection pour ne pas se laisser influencer. Il m'est arrivé de refuser carrément de parler d'un film après l'avoir vu. Il n'en demeure pas moins qu'au moment où on écrit notre critique, ce n'est pas nécessairement ce qu'on avait pensé en voyant le film qui va sortir de notre texte. Le processus de l'écriture transforme lui-même le regard qu'on a eu sur le film. Je ne saurais l'expliquer, mais plusieurs vivent cette situation. Au moment où on écrit, notre concentration sur les mots, sur les images, recrée un nouveau contexte et un nouveau regard sur le film. 🌀